

regarde là-haut de ses yeux fulgurants. Là, c'est l'ombre, la paix, le calme. Je puis encore me figurer être au temps des Croisades, et je rencontrerais sans étonnement le beau Chevalier à la tunique blanche que traverse la croix de Malte. Derrière ces meneaux, les rudes figures heaumées ne me feraient pas peur; on les attend, on les sent, on les devine à l'abri de ces vieux murs qui expriment la chevalerie par toutes leurs pierres.

Une autre partie de l'île de Rhodes, un mélange du Moyen âge et de l'antiquité, une salade de créneaux et de chapiteaux doriques, des âges superposés, des époques ensevelies que l'on ressuscite, le tout juché sur une éminence rocheuse qui domine la mer : c'est le petit village turc de Lindos, qui s'étale au fond de la baie à l'eau transparente. Un château du temps des Chevaliers s'élevait là, altier et superbe, sur les ruines d'un temple d'Athéné dont il avait entièrement recouvert l'harmonieuse ordonnance de ses donjons épais et de ses massives murailles. Les archéologues féroces ont voulu qu'il y eût part à deux. De ce côté, tout est moyen-âgeux, les murs crénelés à tourelles, les fenêtres à meneaux, la porte voûtée; mais de cet autre tout est grec.

Là, c'est la chapelle gothique aux catholiques ogives, ici c'est le temple de la déesse aux métopes païennes; et Athéné ou la Vierge Marie pouvaient du haut de leurs autels contempler le même horizon de la vaste mer qui vient mourir comme en une prière au bas de leur piédestal rocheux.

Les pieux Chevaliers avaient été sans pitié pour le culte de la déesse, et ils pensaient sans doute avoir enfoui à jamais les croyances païennes avec les pierres du temple; mais voici que notre époque, avec une merveilleuse patience, s'en va justement rechercher les anciens temples détruits.

Elle les ressuscite, elle les fait revivre; Apollon renaît, on chante son hymne; Vénus se réveille et Athéné protège de nouveau les villes et les peuples.

Qui est aujourd'hui le dieu adoré? — Jehovah? Jésus? ou la blonde Aphrodite?

MARTHE MERLE.



Les Collègues mystérieux du Roi Sisowath.

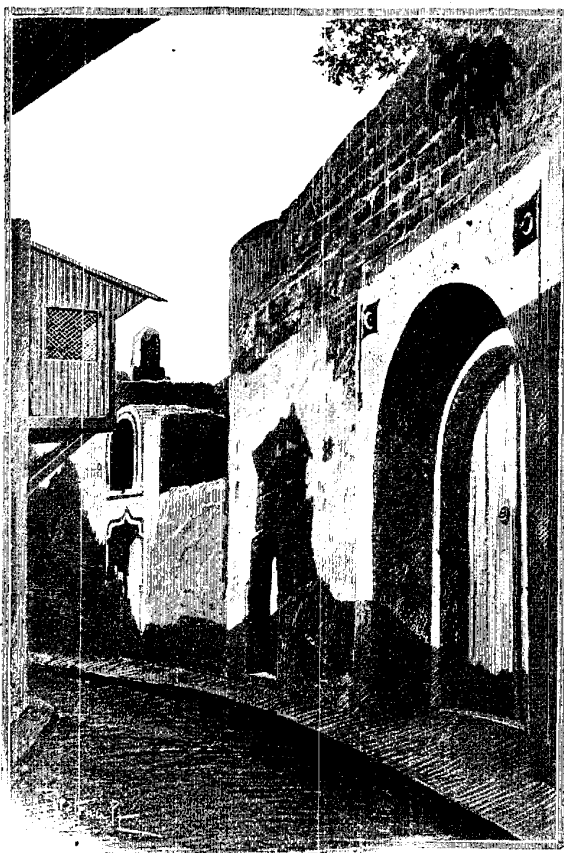
ON croit, en général, que S. M. Sisowath, notre hôte aimable, est le seul roi du Cambodge. C'est là une légère erreur. S. M. Sisowath est bien unique souverain temporel de ses sujets, mais il possède deux collègues qui portent chacun aussi le titre de roi et dont le pouvoir est spécialement spirituel. Ce sont : le Roi du Feu et le Roi de l'Eau.

Ces personnages, extrêmement mystérieux, vivent au plus profond des forêts indo-chinoises, dans la tribu des Chriays, sur la frontière d'Annam, ne se montrent que par intervalles dans des solennités religieuses, et jouissent d'une grande célébrité dans tout le sud du royaume. Les Européens, jusqu'à ces derniers temps, n'en avaient eu connaissance que par les récits fabuleux des indigènes, mais quelques voyageurs prétendent maintenant avoir pu les apercevoir.

Les fonctions du Roi du Feu et du Roi de l'Eau sont héréditaires dans une famille. C'est celle qui possède trois talismans fameux : le fruit du *cui*, le rotin fleuri et le glaive du *Yan*. Le *cui* est une plante grimpante;

son fruit symbolique aurait été cueilli lors du déluge et demeurerait toujours vert. Le rotin est presque aussi ancien, il porte des fleurs qui ne se fanent jamais. Le glaive contient un *Yan* (esprit), émanation du Grand-Yan; il passe donc pour rendre essentiellement thau-maturge celui qui le détient.

On comprend la signification de ces trois talismans; elle est claire pour qui possède la clef de la symbolique orientale : le fruit, c'est le produit de la matière, la création terrestre, donc, chez l'homme, le corps; le rotin figure la substance immatérielle, soit l'âme de l'homme : on trouve le rotin ou bâton dans toutes les cérémonies des mystères, on le retrouve aussi sur les lames du tarot des Bohémiens; il est l'expression de l'élément appelé feu; enfin, le glaive



UN COIN DE RUE A RHODES.

D'après une photographie.

représente, par sa lame mince, mais dangereuse, la force puissante, quoique faible d'apparence; il est également employé par toutes les sectes ésotériques comme image de l'élément appelé air et conséquemment de l'esprit de l'homme, en entendant par « esprit » le fluide qui unissait l'âme au corps. Ce sont là des croyances dérivées du brahmanisme. Le fruit du *cui* est toujours vert, comme la nature entière est toujours vivace; le rotin est toujours fleuri, comme l'âme est toujours parée de la pensée; le glaive est toujours enveloppé de coton et de soie, comme l'esprit est emprisonné entre le corps et l'âme. Ce mysticisme ne manque pas d'une certaine poésie.

Mais voici où la superstition paraît reprendre ses droits. Le fruit et le rotin convenablement maniés peuvent déchaîner les cataractes du ciel et faire pleuvoir au point d'inonder la terre. La lame du glaive, à demi tirée hors de sa gaine, a le pouvoir de faire reculer le soleil et, entièrement mise à nu, d'amener la fin du monde. Aussi, offre-t-on des sacrifices importants de buffles, de porcs, de volailles, à ces talismans merveilleux. Le roi temporel du Cambodge lui-même, envoie chaque année à ses collègues spirituels des présents composés surtout d'étoffes précieuses, afin de se rendre propices les éléments supérieurs. En retour, il reçoit, de la part du Roi du Feu, un grand cierge portant l'empreinte du doigt médium de ce roi (c'est le doigt de Saturne, disent les Bohémiens, le doigt de la Fatalité, ajoutent les Hindous); ce cierge passe pour contenir l'essence même du feu; il est remis aux brahmanes qui le divisent en plus petits, dont ils se servent dans les solennités. Le roi temporel du Cambodge reçoit également, en échange de ses cadeaux, ceux du Roi de l'Eau qui consistent en deuxalebasses pleines, l'une de riz, l'autre de sésame; ces graines sont, pendant les calamités publiques, — épidémies, inondations, guerres, — répandues çà et là sur le sol, elles ramènent aussitôt, dit-on, le calme dans les germes morbides, les éléments terrestres et les hommes. Déjà, à l'avènement du roi temporel, ses collègues mystérieux lui avaient envoyé une fleur du rotin symbolique; c'est elle que contient la petite boîte imbriquée de pierres que S. M. Sisowath doit porter sur sa poitrine sans la quitter jamais, ainsi qu'ont fait jusqu'ici tous les souverains du Cambodge; elle constitue, en quelque sorte, la représentation de l'autorité divine octroyée au pouvoir temporel par les détenteurs du pouvoir spirituel; mais la superstition lui accorde la vertu de préserver des maléfices.

Ces présents s'échangent par l'intermédiaire des tribus, aucun mandataire spécial ne va les porter à destination. Les Rois du Feu et de l'Eau vivent retirés chacun dans une tour où nul ne les visite et d'où ils ne sortent que rarement pour paraître dans certaines cérémonies et à la fin de l'année, pour être transférés dans une autre. Il y a ainsi sept tours qu'ils habitent l'une après l'autre. Quand ils les ont parcourues toutes, leur terme de royauté est arrivé, ils meurent. On leur coupe alors les ongles, on leur arrache quelques dents, on leur extirpe certains os, qui seront conservés comme reliques, puis on brûle solennellement leurs corps sur un grand bûcher.

Pendant que se consume ainsi le cadavre du roi défunt, les parents s'enfuient dans toutes les directions.

Nul d'entre eux ne tient à la dignité suprême, chacun jugeant avec raison que son octroi équivaut à une réclusion forcée et à une condamnation à mort au bout de sept ans. Mais les prêtres et la foule se mettent en quête des fugitifs, ils ne tardent pas à en trouver quelqu'un, ils le proclament aussitôt *Sadète*, c'est-à-dire Roi du Feu ou de l'Eau, selon la fonction vacante.

PIERRE PIOBB.



Le commandant Lunet de Lajonquière. — *Le Siam et les Siamois*. 1 vol. in-18 Jésus (Librairie Armand Colin, rue de Mézières, 5, Paris), broché 3 fr. 50.

Toutes les nations de l'Extrême-Orient évoluent vers une européanisation plus ou moins complète. Elles marchent dans cette voie à pas inégaux, en raison de leurs moyens différents : les unes, par bonds étonnants, se sont placées du premier coup au rang des grands Etats du monde; d'autres vont à pas plus lents, se laissant conduire, sans mauvaise humeur du reste, vers le but commun. Le Siam est un peu de celles-là.

Chargé d'une mission de recherches archéologiques dans les vallées du Menam et du Mekong, le commandant Lunet de Lajonquière a eu l'occasion de noter certaines phases de cette évolution asiatique du Siam; elles lui ont paru intéressantes à faire connaître à côté des traditions et des légendes qu'il recueillait.

Elles aideront à fixer la physionomie, restée un peu imprécise, de ce royaume que nous avons cependant intérêt à connaître, à cause de sa proximité de nos possessions indochinoises et du rôle qu'il est appelé à jouer en Asie.

Ces notes donnent une vue d'ensemble du royaume, de son administration actuelle, du commerce, des industries qui font sa richesse; elles nous montrent ce que sont les Siamois chez eux, et quelle est l'action des étrangers qui gravitent autour d'eux.

Un circuit de 1 800 kilomètres à l'intérieur du pays a permis à l'auteur de visiter la presque totalité des provinces vraiment siamoises et d'y compléter sa documentation. Il nous conduit ainsi à Moulmein et à Rangoon par une route maintenant délaissée, mais qui est appelée à un grand avenir commercial. Il nous fait enfin visiter les anciennes capitales, berceaux de la puissance siamoise dont, par quelques courts réquis historiques, il nous montre la progression.

André Hallays. — *Les villes d'art célèbres*. — Nancy. 1 vol. petit in-4 illustré de 118 gravures. Broché 4 fr. Relié 5 fr. (Envoi franco contre mandat-poste à H. Laurens, éditeur, 6, rue de Tournon, Paris.)

La ville de Nancy laisse à tous ceux qui l'ont visitée un souvenir tout particulier d'élégance et de charme : c'est par excellence la ville française du XVIII^e siècle. Si l'ancien roi de Pologne Stanislas a doté sa capitale de palais, d'arcs de triomphe, d'églises et surtout d'une place unique au monde, grâce aux admirables grilles de *Lamour*, il ne faut oublier ni les monuments laissés par les anciens ducs de Lorraine tels que : l'église des Cordeliers, la chapelle Funéraire, la porte de la Craffe, etc., ni les embellissements dus à l'Administration française ou à l'initiative privée en ces dernières années. Tout cela passé ou présent, c'est la gloire de Nancy.

M. André Hallays qui « *En Flânant* » comme le savent ses nombreux lecteurs a beaucoup vu et comparé, beaucoup appris et réfléchi, vient d'écrire sur Nancy un volume d'une lecture aussi attrayante qu'instructive. Il nous fait profiter de sa grande érudition. Aussi bien à propos des monuments que des musées de Nancy, M. André Hallays nous montre l'importance, l'originalité, la vitalité des artistes lorrains et les juge d'après leurs œuvres nancéennes qu'ils s'appellent Ligier-Richier, Callot, Mansard, Lamour, Héré, Adam, etc., ou qu'ils soient avec Gallé, Majorelle, Vallin, etc., des personnalités de l'« *Ecole de Nancy* » de notre époque.